

**XYZ. La revue de la nouvelle**

## **Thérapeute isométrique**

Pierre-Marc Grenier



Numéro 144, hiver 2020

Dépression : nouvelles du fond du baril

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94272ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Grenier, P.-M. (2020). Thérapeute isométrique. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (144), 13-14.

# Thérapeute isométrique

Pierre-Marc Grenier

J E MARCHE en direction de ma maison dans un état d'épuisement tel que je ne m'aperçois pas que je suis suivi. J'avance lentement et je laisse la fine neige tomber sur mes joues. Je pense aux mots de ma thérapeute. Ne pas savoir trancher. Ne rien reconnaître en particulier. Rêver, au fond, d'objets célestes. Des tétraèdres qui flottent dans des lieux jamais visités. De longs voiles effilés errant dans le vide. Ça n'arrête pas de découper l'espace et pourtant tout est figé. « C'est notre société décrépite, elle ouvre tout, même vos plus belles certitudes, et vous laisse les mains vides. Tout doit s'ouvrir comme une coquille. C'est la logique extractiviste. » Ici, je noterais (comme ma psy) qu'il me faudrait acheter une fin. Ne pas écrire des textes ouverts. Avoir le courage de figer ma pensée ailleurs que dans la fumée. Acheter une fin, c'est impossible, bien entendu. Elle s'évanouit dès qu'on la possède, il y a comme qui dirait une autre voie devant soi dont on ignore les détours. Acheter une fin, c'est courir à sa perte. Je sais ça. Je ne suis pas con.

Mais je voudrais trancher, faire un nid avec les brindilles de ma vie, revoir la famille. Ne pas courir après moi-même.

Comme mon ami.

Un jour, mon ami (un drogué) regardait une toile. Ça représentait un océan à perte de vue. Juste ça. Il s'est avancé lentement vers le tableau, comme pour habiter la mer. « Là, une île... », a-t-il dit en déposant le doigt sur le tableau. Et en effet il y avait une sorte de tache. Quelque écaille de peinture. Je ne voyais pas l'île, je voyais seulement l'erreur. Pas de terre à l'horizon : une anomalie. Croisant les bras comme un professeur bienveillant, j'ai secoué la tête et déclamé mon sermon. Le tableau voulait en fait représenter l'océan, la perte, la dissolution. Ça aurait été fou de laisser une île comme ça, sans la nommer, ai-je ajouté. Et puis aucun peintre ne ferait ça. Surpris par mon intervention, 13

mon ami s'est mis à pleurer, pleurer pour son île, mais je suis demeuré impitoyable.

Il aurait été facile de le consoler.

J'aurais dit quelque chose du genre : « Mais, en même temps, je vois ce que tu veux dire. » Non, je voulais qu'il souffre, qu'il soit puni. Et pourtant je l'aimais. C'était avant la psychothérapie et les objets flottants. Depuis, ça ne me lâche pas. Le drame est en suspens. Je lève les yeux sur mon ami qui marche devant moi. Il avance lentement et laisse la fine neige se déposer sur ses joues. Je ne veux plus jouer au maître d'école, il glisse, manque de se casser le bras. La glace crisse sous ses bottes et je voudrais lui dire que maintenant je la vois, l'île, que c'est en fait la seule chose que je me permets de voir.